

CAHIER D'ACCOMPAGNEMENT

Texte
**ÉTIENNE
LEPAGE**

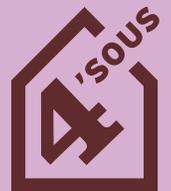
Mise en scène
**CLAUDE
POISSANT**



22 OCTOBRE
16 NOVEMBRE
2019

Le ravissement

Une production
du Théâtre de Quat'Sous



GRANDS
PARTENAIRES

QUÉBECOR



« C'est curieux
comment
on s'attache
aux choses
comment
les choses
nous attachent
C'est correct
Ça fait pas mal »

— Arielle

Le ravisement

Les apparences sont parfois trompeuses. Sous les traits délicats d'une jeune fille qui vient d'avoir dix-huit ans, celle qui quitte les berges de l'adolescence ne se révèle pas conforme aux stéréotypes que les autres attendent. Car aujourd'hui, la jeune fille a changé et semble vouloir se départir de ses ancrages.

Le ravisement, c'est l'histoire d'un petit oiseau qui éclot à peine et qu'on étouffe. Ses nouvelles décisions surprennent, choquent et jettent dans le désarroi un entourage qui cherche moins à la comprendre qu'à la maintenir en place. Comment être soi-même dans un monde où l'on nous dit quoi faire et comment penser? Une réflexion sur la fragilité, les aspirations, l'impulsivité et les conséquences qui en découlent. Vous voulez regarder de l'autre côté du miroir? À vos risques et périls.

Après *Toccate et fugue* (2017), Étienne Lepage soulève à nouveau la couverture sur une société répressive et son inhérente complexité. À la mise en scène, il retrouve Claude Poissant, qui avait orchestré il y a dix ans le grand coup de poing *Rouge Gueule* (2009). Nul doute que ce duo saura en déstabiliser plus d'un...

Du 22 octobre au 16 novembre 2019

Une production du Théâtre de Quat'Sous

Texte Étienne Lepage

Mise en scène Claude Poissant

Avec Reda Gueriniq, Laetitia Isambert,
Simon Landry-Désy, Nathalie Mallette et Etienne Pilon

Assistance à la mise en scène Catherine La Frenière

Décor Simon Guilbault

Lumières Marie-Aube St-Amant Duplessis

Costumes Marc Sénécal

Conception sonore Nicolas Basque

Régie Pierre-Olivier Hamel

Maquillages et coiffures Suzanne Trépanier

Assistance à la scénographie

Carol-Anne Bourgon Sicard

Assistance aux costumes Chantal Bachand

Stage en dramaturgie Noémie St-Laurent Savaria

Présentation générale

Par Chloé Gagné Dion

Étienne Lepage

ENTREVUE



Photo : Jérémie Battaglia

J'aimerais démarrer notre entretien en te posant une question d'ordre plus général et te demander : quel est ton rapport à tes personnages ? Ce sont souvent des figures qui se cherchent en parlant, qui n'existent pas tellement en-dehors de leur parole et qui sont parfois même complètement détachées de leur potentiel corporel. Comme cette approche — qu'on peut retrouver dans *Le ravissement* — semble caractéristique d'un grand nombre de tes pièces, je suis curieuse de t'entendre à ce sujet.

Disons que mon rapport aux personnages se trouve surtout dans l'action d'écrire et qu'il me vient beaucoup d'intuitions musicales. Souvent, j'écris en pensant à des rythmes. Est-ce que la personne parle lentement ou rapidement, avec de petites ou de longues phrases ? Est-ce lourd ou léger, est-ce que c'est agressif ou non ? Je ne sais pas toujours ce que le personnage veut dire, je le laisse parler et je le découvre avec lui. Le résultat ressemble souvent à de la pensée. Parce que la pensée ne peut pas s'auto-structurer, elle avance dans n'importe quelle direction, elle papillonne.

Dans plusieurs de mes pièces, par exemple *Logique du pire*, *Ainsi parlait...* et *Rouge Gueule*, on sent que les personnages parlent pour mettre en forme leur pensée, mais une pensée qui est davantage une intuition qu'une réflexion ; plus un chemin qu'un accomplissement. Ça devient très hasardeux, les personnages en viennent à se surprendre eux-mêmes.

Il y a aussi quelque chose que je trouve intéressant d'un point de vue dramaturgique : le fait que, comme on est au théâtre, on n'a pas à être réaliste, on n'a pas à penser nécessairement à la psychologie. Parfois, c'est juste à travers une phrase ou à partir d'un mot qu'un personnage apparaît. Il peut prendre beaucoup d'épaisseur grâce à des choses assez simples.

On n'est pas obligé d'être réaliste non plus sur la manière dont fonctionnent les relations. On n'a pas toujours besoin de donner un père et une mère à chacun. Et c'est là où des personnages de langue apparaissent, des personnages qui sont presque entièrement dans le langage puisque le corps n'a pas nécessairement besoin d'exister pour que la parole sorte.

Et pour *Le ravissement*, qu'est-ce qui t'es apparu en premier ? À partir de quelle musique as-tu travaillé pour écrire la pièce ?

Je ne saurais pas dire exactement ce qui est arrivé en premier, mais je dirais qu'il y a eu une très grande colère, une très grande rage, mais avec aucun mot. Comme un buzz, un drone, un bourdonnement... Il n'y a pas de paroles, juste une tension sourde. C'était cette énergie-là, mon point de départ.

J'avais aussi Bernard-Marie Koltès en tête — ou Koffi Kwahulé que je considère de la même famille. Pour moi, ce sont des auteurs dont les personnages disparaissent s'ils arrêtent de parler. Ils ont besoin de dire pendant 25 minutes ce qu'ils ont à dire, parce que s'ils le disent pendant seulement une minute, ils meurent... Ils ont une urgence de dire, un besoin de nommer. Un peu comme les personnages du *Ravissement* qui se déconstruisent autour du silence d'Arielle. Comme ils sont tellement dans la parole, ils perdent pied en rencontrant quelqu'un de presque entièrement silencieux.

Je dirais que c'est ça qui m'excitait dans l'écriture, de voir à quel point les personnages peuvent s'appuyer sur le langage. Tellement, qu'une situation banale, à la limite sans intérêt ou sans grande charge, peut les dérouter au point de s'entre-tuer. Et je me disais que plus on met en scène la banalité de la situation, plus le mystère va grandir et plus l'impossibilité de comprendre va être grande chez l'entourage de la jeune femme.

Il y a une certaine ambiguïté quant au personnage principal de la pièce. On pourrait croire qu'on nous raconte l'émancipation d'Arielle, mais il est aussi possible que le point focal de la pièce soit l'histoire des gens qui la rencontrent. Qui est le personnage principal selon toi ?

Je vois davantage la pièce comme un monde qui s'écroule que comme un monde qui se découvre. Et j'ai remarqué que si on suit l'histoire d'Arielle comme fil dramatique, il y a un manque de cohérence, alors que si on suit les autres, l'histoire est plus solide. On voit comment, étape par étape, quelque chose progresse.

Arielle est le personnage que je comprends le moins. Elle est confortable dans les interstices, le silence, le non-nommé, l'insaisissable, alors que les autres en sont terrorisés. Elle ne s'explique pas face aux autres et elle apparaît quasiment comme venant d'un autre monde. On est au théâtre, donc le personnage peut être fantastique, poétique au point de se découvrir un confort parfait dans un endroit impossible.

Les gens qui ne sont pas dans la norme dans nos sociétés le ressentent, le savent, et rêvent d'un endroit où on les laisserait tranquilles. Ces personnes comprennent ce qui leur arrive. Mais ici, j'avais besoin d'un personnage naïf qui soit incapable de saisir cela. Elle n'a pas l'expérience, elle n'est pas engagée... Elle n'a rien, pas d'allié, pas d'appui. Elle ne fait pas le pont entre elle et les autres, elle n'est pas une pionnière. Elle naît dans son propre silence du jour au lendemain. Elle s'oppose à celles et ceux qu'elle rencontre, sans que ça soit de la méchanceté, de l'entêtement adolescent ou un pur désir de provocation. Elle est complètement autre. Et elle est toujours à la fois moins sage et plus sage que ce qu'on aurait attendu d'elle. C'est-à-dire qu'elle n'est pas consciente de ce qui lui arrive, mais en même temps, elle est encore plus libérée que ce qu'on peut penser.

Il y a quelque chose dans l'histoire d'Arielle, dans le lieu de son confort, qu'il m'est impossible de saisir. Je ne suis absolument pas quelqu'un de hors-norme. Je comprends cela, je l'ai réfléchi et étudié, mais je ne peux pas dire que ma psyché est familière avec l'exploration de l'hors-norme. C'était donc plus évident pour moi d'aller interroger ma propre normalité, d'aller mettre à mal la mère, l'amoureux et le patron qui sont des gens que je connais et que je comprends mieux.

Un peu comme le personnage d'Arielle, la pièce est assez énigmatique. Le sujet du *Ravissement* reste même plutôt fuyant. Certaines pistes d'analyse évoquent des enjeux féministes, mais la pièce semble moins traiter de ces questions que rebondir sur des échos des réflexions qui ont pu émerger des récents débats et discussions. En choisissant de placer une jeune femme au cœur de cette histoire, y avait-il une volonté de ta part d'aborder ces questions ?

J'ai beaucoup pensé au féminisme, mais je ne pense pas que c'est à moi de mettre ça de l'avant. Je me considère féministe et j'appuie cette lutte, mais je n'aime pas que les hommes la fasse. C'est en cherchant comment incarner la force du silence et comment incarner la force du corps par opposition au discours que je me suis dit qu'il était pertinent que le personnage central soit une femme plutôt qu'un homme.

Je crois que je ne voulais pas tellement parler du féminisme que de m'en servir. Je ne veux pas en faire un discours ou un pamphlet, mais c'est comme s'il y avait plein de petits crochets auxquels s'accrocher pour faire vivre quelque chose. En m'intéressant à la force du contrôle par la parole, cette force qui est presque une magie linguistique, je me suis demandé: que se passe-t-il si on place une jeune fille au milieu de ça ?

Comment as-tu travaillé ce « contrôle par la parole » et qu'est-ce que tu veux dire par « magie linguistique » ?

Cette jeune femme est celle qui aurait le plus de discours collés sur elle. C'est comme si elle était sculptée par le discours de l'amoureux, du patron et de la mère. Pour moi, elle se réveille au tout début de la pièce. Elle n'a pas de passé, elle n'a jamais existé avant, elle a juste été recouverte de mots. Et comme les personnages que j'écris ont très peu de corps, on peut imaginer qu'elle n'était presque rien... Et ce presque rien se réveille comme un big bang au prologue. Elle réalise qu'elle a toujours existé en creux par rapport aux autres et soudainement, elle se demande si ça doit continuer ainsi. La pièce ensuite démarre, dévale... se désagrège, je dirais même. C'est comme si au début, il y avait quelque chose de lisse, droit et solide. Prise au milieu de tout ça, Arielle se réveille et alors tout se fend et s'effondre autour d'elle.

Dès qu'Arielle naît, tout est pulvérisé, mais personne ne le sait encore. Elle a déjà secoué leur monde en se réveillant. Elle glisse entre les lignes du langage et entre les mains de tout le monde, et ils vont le découvrir graduellement...

Je trouve que ça nous fait ressentir toute la dépendance de l'entourage d'Arielle et des gens qui ont l'air forts. Ce sont des gens qui ont l'air de tout savoir, mais qui en réalité sont tributaires de toute une logique principalement culturelle, linguistique. Parce que plus la personne est puissante, plus elle est dépendante. Le pouvoir, c'est une organisation de relations qui ne te permet pas d'avoir du pouvoir, mais plutôt d'avoir le pouvoir possible dans cette structure. C'est comme si ce genre d'histoire avec un personnage trou-noir dévoilait toute cette logique, montrait cette architecture qui donne l'impression d'être invisible, et révélait la fragilité du langage. Et ce que j'aime, c'est que ça le fait vivre, sans vraiment l'expliquer.

Vers la fin de la pièce, certains personnages font appel à des inconnus pour détruire des lieux et s'en prendre à Arielle, ce qui rappelle les scènes finales de *Toccate et fugue* (m.e.s de Florent Siaud au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, 2017). Est-ce que ce motif a une signification particulière pour toi ?

Ça me semble être une autre manière d'explorer les liens entre le langage et la réalité. C'est une prise sur la réalité par le langage qui est mise à mal par une présence physique faisant irruption avec sa violence sans mots et qui est inarrêtable. Ces personnages, dès qu'on leur enlève leur discours et leurs attentes au niveau du langage, perdent pied et font n'importe quoi. Soudainement, ils ont un rapport à leur corps. Je l'ai travaillé de manière plus spécifique dans *Toccate et fugue*, mais c'est vrai qu'on le retrouve aussi ici, notamment avec la mère qui fait rentrer des inconnus chez elle pour tout saccager. Il y a quelque chose d'apocalyptique qui me plaisait là-dedans. C'est une force implacable, gratuite, qui ne s'explique pas, ne se dialogue pas, ne se négocie pas. Je pense que ça m'obsède et je ne sais pas pourquoi.

**« Je suis
à ce moment-ci
exactement
moi-même**

Pourquoi pas ?

Pourquoi pas »

— Arielle

Laetitia Isambert

ENTREVUE — INTERPRÈTE D'ARIELLE



Photo : Jérémie Battaglia

Comment décrirais-tu le personnage d'Arielle ?

Arielle est une jeune femme qui se lève le jour de ses 18 ans et qui veut exister dans toute la liberté que la maturité peut lui apporter. Elle veut donc se détacher de tout ce qu'on attend d'une jeune fille : rester chez sa mère, ne pas sortir le soir, être en couple avec un jeune homme... Elle va à l'encontre de tout ça et elle essaie de voir ce que ces gestes-là peuvent faire.

Elle est forte, mais en même temps tellement pure, ingénue et naïve. Je pense qu'elle n'est pas manipulatrice, elle n'a aucune arrière-pensée, elle est toujours hyper sincère dans tout ce qu'elle dit. Mais elle n'a rien de spécial à dire non plus, elle essaie d'exister en tant que femme de 18 ans, libre, et tente de voir si c'est possible.

Tu joues une jeune femme assez insaisissable, énigmatique, contradictoire même. Comment abordes-tu l'incarnation d'un personnage aussi silencieux, qui se définit en « creux » ?

C'est pas la charge émotive qui est importante. Je ne lui trouve pas des caractéristiques, je ne la personnalise pas tant que ça. Je vais pouvoir le savoir mieux plus tard... Mais pour l'instant, je l'aborde davantage dans l'écoute des réactions aux gestes qu'elle pose. Je reste dans la réception pour voir ce que ça génère.

J'ai jamais eu à jouer ce genre de personnage symbolique. C'est une approche totalement différente pour l'actrice que je suis. À l'école on nous apprend beaucoup à leur donner un passé, une histoire, à les faire vivre en-dehors de la pièce. Mais là, Claude [Poissant] ne veut pas qu'on ait de passé. Il faut donc déconstruire tout ça. Je tente de charger le personnage d'un désir, mais qui est dans le moment présent, qui n'est pas relié à tout ce qu'elle a pu vivre dans le passé. Je fais confiance à la simplicité de sa quête et reste fidèle à la sincérité de son écoute.

C'est un défi d'humilité. Il faut rester au service de l'œuvre. Pour que ça marche, je ne peux pas essayer de combattre la passivité de ce personnage qui ne parle pas.

Est-ce que tu crois que le personnage d'Arielle réussit à s'émanciper, ou ça lui arrive plutôt de manière hasardeuse, comme par accident ?

Je ne pense pas qu'elle est nonchalante. Je pense qu'elle est très curieuse. Oui, elle est provocatrice, mais c'est malgré elle.

Je pense qu'elle réussit à s'émanciper, oui. Elle pose certains gestes plus violents.

Qu'est-ce qui la pousse à faire ça ? J'avoue que je ne l'ai pas encore trouvé. Je ne le sais pas, mais je pense que dans ces-moments là, quand elle est seule, elle commence à ressentir son pouvoir et sa liberté. Je pense qu'elle est très sereine quand la pièce se termine.

Même si la pièce résiste à une interprétation précise, il y a quand même des lectures féministes de la pièce qui peuvent s'esquisser. Est-ce que vous travaillez dans ce sens-là ? Et comment ç'a influencé ton interprétation ?

J'ai adopté cette approche de mon côté. J'ai lu entre autres *King Kong Théorie* de Virginie Despentes en même temps que je commençais à apprendre mon texte et ça m'a vraiment parlé. C'est un essai assez agressif, pas du tout didactique ou factuel. Ça s'apparentait à la violence qui se dégage du *Ravissement*, même si la pièce le fait d'une autre façon.

Au départ, j'étais fascinée par les rapprochements que je pouvais faire entre mes lectures et la pièce. J'ai donc eu dans l'idée qu'Arielle soit consciente de tout ça et qu'elle aille valider certaines choses au fil de l'histoire. Je l'abordais de façon plus froide, dure et mature parce que je la sentais informée par ma mentalité et mes connaissances de jeune femme ayant lu tout ça. Mais je crois finalement que le personnage ne sait pas ces choses et j'ai écarté cette piste-là. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus intéressant, et j'ai même l'impression que ça la rendait moins humaine.

Elle veut se libérer du carcan de la jeune fille, mais elle ne voit pas venir toutes les horreurs qu'elle se fait dire. Je pense qu'elle les découvre en même temps qu'elle les reçoit. Je ne crois pas que les réactions des autres valident une hypothèse qu'elle aurait déjà réfléchi.

Est-ce que tu vois la pièce comme l'histoire des vies qui se brisent devant le personnage d'Arielle, ou le récit d'une jeune femme qui se découvre et s'affirme ?

C'est une bonne question. J'ai envie de me dire que ça dépendra des soirs. J'aurais tendance à dire qu'Arielle est le sujet de la pièce. Sa quête serait secondaire et servirait à mettre de l'avant toutes les réactions des personnages qui l'entourent.

Quelques suggestions de lecture

— *King Kong Théorie* (2006)

Un essai nourri d'autobiographie, composé par l'écrivaine et réalisatrice française reconnue Virginie Despentes. Réflexions féministes aux accents parfois violents, écrites dans un style très accessible.

* Mentionné par Laetitia Isambert.

— *Principe du cumshot* (2017)

Un essai sur le féminisme dans un style plus objectif, analytique, factuel, écrit par la journaliste québécoise Lili Boisvert. Aborde le rapport entre les hommes et les femmes dans la séduction, dans les relations hétérosexuelles, hétéronormatives.

* Mentionné par Laetitia Isambert.

— *L'ordre du discours* (1971)

Leçon inaugurale du célèbre philosophe français Michel Foucault au Collège de France. Quelques pages annonçant ses études sur le discours, la vérité, le pouvoir.

* Mentionné par Étienne Lepage.

— *Roberto Zucco* (1990)

Pièce de théâtre écrite par l'auteur français Bernard-Marie Koltès. Le personnage central est très différent d'Arielle, mais il est lui aussi chargé par la présence plus colorée des figures qui l'entourent.

* Mentionné par Laetitia Isambert et par Étienne Lepage.

— *Yvonne, princesse de Bourgogne* (1938)

Pièce de théâtre écrite par l'auteur polonais Witold Gombrowicz. Elle met en scène un personnage muet qui provoque de grands dérèglements autour d'elle.

*Mentionné par Étienne Lepage.

— *Bartleby* (1853)

Court roman écrit par l'écrivain américain Herman Melville. Le récit met en scène un personnage énigmatique, qui résiste passivement en rendant son patron fou. Engagé à Wall Street, il refuse de s'acquitter de ses tâches en prononçant ces mots maintenant célèbres : « je préférerais ne pas » / « *I would prefer not to* ».

Rédaction

Chloé Gagné Dion

Réservation de groupe

Charlotte Léger
comm@quatsous.com
514 845-6928 poste 105

Théâtre de Quat 'Sous

100, avenue des Pins Est, Montréal
Billetterie 514 845-7277 quatsous.com